

La 10^e édition du Festival franco-ontarien Un rassemblement communautaire d'envergure nationale

Fernan Carrière

La culture des jeunes
Numéro 36, automne 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/43157ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)
1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Carrière, F. (1985). La 10^e édition du Festival franco-ontarien : un rassemblement communautaire d'envergure nationale. *Liaison*, (36), 18-20.

reportage

par Fernan Carrière



(Photo : Jules Villemaire)

La 10^e édition du Festival franco-ontarien : Un rassemblement communautaire d'envergure nationale

La silhouette de la Tour de la Paix se découpe dans le crépuscule, derrière la foule rassemblée comme à chaque année, devant la Grande scène du Carré Cartier. Une heure plus tard, comme à chaque année lorsque le ciel est dégagé, la constellation du Scorpion se lève tranquillement vers le sud-est, au-dessus de l'hôtel Park Lane; des avions la transpercent, comme des lucioles, en amorçant leur atterrissage à l'aéroport d'Uplands. Ravi de nous revoir, Daniel Lavoie nous a invité au spectacle enchanteur de sa magie «... à l'hôtel des rêves à bon marché» : il nous enjoignera de les laisser s'aimer... sur cette boule qui roule dans l'infini. Au cours des années précédentes, ç'aura été Gilles Vigneault, Claude Dubois, Michel Rivard qui nous auront marqué la mémoire de leur passage au même endroit, au cours de la semaine du solstice d'été.

Dix ans déjà que les Ontariens et les Québécois de l'Outaouais ont pris l'habitude de se rassembler pour fêter leur présence dans la capitale fédérale, témoignant de la ténacité et de la vitalité de leurs communautés. On en aura tellement pris l'habitude que certains, anticipant l'événement, viennent au Parc de la Confédération au cours des deux jours qui précèdent afin de vérifier au cas où... Le Festival franco-ontarien d'Ottawa est devenu la plus imposante manifestation de la francophonie canadienne à l'extérieur du Québec.

La première Semaine française, tenue à la fin du mois de mai 1976, avait été modeste. Le Festival attire aujourd'hui plus de monde en une soirée qu'au cours des deux semaines qu'avait duré la première édition de cet événement, organisé à l'origine par la section régionale de l'Association canadienne-française de

l'Ontario. C'est dire tout le chemin parcouru en une décennie. Ce ne sera qu'en 1979 cependant, lorsque les organisateurs décident de l'installer dans le Parc de la Confédération, sur le bord du Canal Rideau, à côté du Centre National des Arts, que le Festival prendra l'ampleur qu'on lui reconnaît aujourd'hui.

Il n'y a pas que la Grande scène du Festival, où l'on peut voir les noms les mieux connus de la chanson québécoise, acadienne et franco-ontarienne, qui attire un public nombreux. C'est un festival qui a une âme, l'un des rares aujourd'hui, ici en Amérique comme en Europe, comme me l'ont confié les Belges Jean-François Maljean et Christian Willems, qui s'y sont produits cette année. Comme vous le confieront les habitués, on y vient pour le plaisir de rencontrer du monde qu'on n'a pas souvent l'occasion de voir couramment. C'est un rendez-vous obliga-



Paul Demers, en compagnie de Robert Paquette et de Marcel Aymar, au Festival franco-ontarien 1985.

(Photo : Jules Villemaire)

toire, au moins une fois par année, pour les politiciens locaux. Sans compter que la bouffe y est excellente.

Le parc se remplit tout au long de la semaine, spécialement à l'heure du midi quand la température le permet. La diversité de la programmation, au cours de la fin de semaine, vous assure que l'on ne s'y ennuiera pas.

Le dimanche attire les familles : pourtant, le ciel est couvert et ça sent une pluie qui menace de tomber à tout instant. Des trapézistes se réchauffent une demie-heure avant de présenter leur spectacle, en se balançant à une dizaine de mètres au-dessus du sol. Ailleurs, dans la Trinquette, l'instant d'une seconde, un bébé reste suspendu dans les airs à un centimètre ou deux des doigts de son père. Des cris d'encouragement nous parviennent du côté du Canal Rideau : c'est le sprint final de la course en radeau. Les pieds des enfants ne peuvent résister aux airs de la troupe de la Folle Avoine, venue de la Saskatchewan. À l'autre bout du parc, on déambule complaisamment d'un kiosque d'artisanat à l'autre ou on s'arrête à la tente de l'Office national du film le temps d'un court métrage. En soirée, le Centre commercial Rideau présente Ginette Reno qui ensorcèlera son public de plus de 20 000 personnes. « Du monde qu'on n'a jamais vu auparavant », selon la présidente du Comité organisateur, Louise Laplante, qui en était ravie.

Essentiellement communautaire, ce Festival tend toutefois à prendre de plus en plus une envergure nationale. Cette tendance pourrait devenir de plus en plus évidente dans les années à venir. Mobilisant quelques centaines de volontaires, dont un nombre impressionnant de jeunes, le Festival a été en réalité, depuis le début, l'affaire d'une demi-douzaine de bons amis qui en ont formé le cœur et la tête. Ceux-ci s'apprentent à faire place à une nouvelle génération d'animateurs et d'organisateurs. Ce sera une nouvelle équipe qui prendra la relève au début de la deuxième décennie de cette manifestation essentiellement politique, sans jamais en avoir l'air.



Daniel Lavoie l'enchanteur, au Festival franco-ontarien 1985. (Photo : Jules Villemaire)

On pourrait dire que la chance sourit à Paul Demers cette année. Un peu de chance certes, mais plus exactement, le résultat de plusieurs années de travail. Selon plusieurs, parmi les plus avertis, c'est Paul Demers qui a le plus étonné parmi les pros de la chanson ontarioise, le soir du 21 juin, au « Spectacle du 10^e anniversaire : dix ans de chanson franco-ontarienne ». Ce soir là, même ceux qui le connaissent bien parlaient de lui comme d'une découverte, la nouvelle étoile dans la constellation de la chanson de chez-nous.

Deux jours plus tôt, il avait bien « réchauffé » le public avant de le céder à l'acadienne Edith Butler. Ce matin-là, l'Assemblée des centres culturels de l'Ontario annonçait que le chansonnier originaire de Vanier était le récipiendaire de la première Bourse André Paiement, d'une valeur de 2 000 \$. Celle-ci sera désormais accordée à tous les deux ans à un artiste ontariois pour lui permettre de franchir une étape importante de sa carrière. Dans le cas de Paul Demers, cette bourse lui a permis d'endisquer, sur un 45-tours, la chanson « Mademoiselle », dont les paroles sont de Jean-Marc Dalpé. C'est grâce à cette chanson que le chansonnier a remporté le Prix-Hector Bertrand, pour la meilleure création présentée à la *Nuit sur l'étang* quelques mois plus tôt en mars 1985.

Le « Spectacle du 10^e anniversaire » sera diffusé simultanément sur les ondes de TVOntario et de Radio-Québec le 22 septembre prochain, à compter de 19 h 30. C'était un événement unique qui rassemblait sur une même scène, en plus de Paul Demers, Robert Paquette, Marcel Aymar et CANO, les frères Michel et Marc Lalonde (ex-Garolou) ainsi que le duo Spécial du Jour, Allan Walsh et Denis Farmer. Ceux qui y étaient seront catégoriques : à ne pas manquer.

Si leur passage au Festival a été court, il n'en a pas moins été remarqué : ils étaient deux douzaines d'Acadiens, venus de Caraquet au Nouveau-Brunswick, rendre visite aux Ontariens. Revêtus de costumes d'époque, brandissant leur drapeau pour quelque prétexte que ce soit, ils accompagnaient l'un des leurs, Eric Maurais, qui interprétait le rôle du héros national de la résistance acadienne, Louis Mailloux.

La délégation acadienne a été accueillie officiellement, à la Gare d'Ottawa, au nom du Comité organisateur du Festival franco-ontarien, par Estienne Brusle (interprété par Blaise Marchildon); notons qu'on célèbre cette année le 375^e anniversaire de son arrivée en ce qui est devenu l'Ontario. Ils étaient accompagnés de Samuel de Champlain (interprété par Me Jean-Marc Demers, originairement de Sturgeon Falls, aujourd'hui président de l'Alliance ontarioise de Québec) qui les avait rencontrés à Québec.

Malheureusement, le retard du train de l'Ouest, n'a pas permis à Louis Riel (interprété par Neil Gaudry) de célébrer sur place, dans la Gare, les retrouvailles complètes de ces héros et personnages historiques franco-canadiens, à l'occasion du 75^e anniversaire de fondation, cette année, de l'Association canadienne-française de l'Ontario. Rappelons que c'est aussi le 100^e anniversaire de la pendaison de Louis Riel, suite à la défaite des siens à Batoche en Saskatchewan.

C'est Marie Cécile, présidente de la Société culturelle Centrair de Caraquet, que l'on reconnaîtra ci-haut en compagnie de Bernard Thériault, du Village historique acadien — l'habit ne fait pas le moine —, qui a organisé et dirigé la délégation officielle acadienne. Celle-ci était composée de citoyens et citoyennes « ordinaires »; arrivés le jeudi dans l'après-midi, ils repartaient le dimanche au début de l'après-midi. Quelques uns retournaient directement au travail, dès leur arrivée à Caraquet, le matin du lundi 24, suite à un voyage de 18 heures... Il paraît qu'ils ont l'habitude de fêter en Acadie!



(Photo : Jules Villemaire)



(Photo : Jules Villemaire)

Enfin... Zacharie Richard aura joué en plein air à la Grande scène, le soir du 24 juin. Enfin... puisque la pluie avait forcé les organisateurs du Festival à annuler son spectacle à deux occasions, dans les années précédentes.

Jamais deux sans trois? Pas tout à fait... puisqu'en 1982, le chansonnier louisianais avait accepté de jouer devant un public choisi dans un studio en banlieue d'Ottawa. On avait pu l'entendre sur les ondes du réseau national de Radio-Canada.

La présidente du Comité organisateur du Festival franco-ontarien, Louise Laplante m'a expliqué, au cours de l'après-midi du 24, que selon la croyance populaire, la chance sourit à ceux qui trouvent trois clous près d'une scène en plein air. Elle avait conservé précieusement ses trois clous dans ses poches au cours de toute la semaine du Festival. Il n'a pas plu cette année le jour même de la St-Jean, comme l'an dernier, mais le ciel était couvert et il ne faisait certes pas chaud.

Donald Poliquin, à qui j'avais demandé au cours de l'après-midi s'il s'attendait à jouer le même soir, en première du spectacle de Zacharie Richard, s'était esclaffé de rire et m'avait répondu : « On verra ce soir qui est la véritable force de la nature! » Ces gens du Grand-Nord, à l'image du pays...

F.C.